

La littérature mise en échec(s). La Liste Goncourt – le Choix de l'Université de Bucarest 2023

LIDIA COTEA¹, MIHAELA STĂNICĂ², FABIANA FLORESCU³

Vivre en lisière du réel afin d'affronter la violence du silence, la violence de l'absence ou celle du rejet et de l'abandon⁴, saisir la distance entre mal faire et faire le mal⁵, marcher comme un funambule sur la frontière entre deux mondes⁶ ou sur le fil de sa destinée⁷, voici autant d'invitations que nous lancent les 16 romans se trouvant en lice lors de la onzième édition de « La Liste Goncourt – Le Choix de la Roumanie », événement organisé sous le patronage de l'Académie Goncourt. Cette invitation au voyage se fait sous le signe de l'urgence et de la patience – paradoxe qui n'est qu'apparent – car nous sommes propulsés dans des espaces mentaux⁸, « des territoires de l'urgence, le monde des abysses »⁹, territoires à explorer avec une infinie patience, mais aussi dans l'urgence de tirer de l'ombre, d'inscrire, dans les profondeurs de l'écriture, des vérités bien enfouies, trop nouées ou trop souvent tues. Écrire, c'est pour *donner chair*, c'est

¹ Professeur HDR, Université de Bucarest.

² Maître de conférences, Université de Bucarest.

³ Doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

⁴ Éric Reinhardt, *Sarah, Susanne et l'écrivain*, Paris, Gallimard, 2023.

⁵ Voir Vincent Delecroix, *Nauffrage*, Paris, Gallimard, 2023, Kevin Lambert, *Que notre joie demeure*, Montréal, Le Nouvel Attila, 2023, et Antoine Sénanque, *Croix de cendre*, Paris, Grasset, 2023.

⁶ Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, Paris, L'Iconoclaste, 2023.

⁷ Neïge Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023.

⁸ L'orientation vers ce type d'intériorité est le propre de plusieurs textes de la compétition de cette année, la représentation de cet espace mental étant mise en exergue par Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*, Paris, Éditions de Minuit, 2023, Dorothée Janin, *La Révolte des filles perdues*, Paris, Stock, 2023, et É. Reinhardt, *Sarah...*, *op. cit.*

⁹ Voir J.-P. Toussaint, *L'Échiquier*, *op. cit.*, p. 194 : « C'est que nous avons atteint le territoire de l'urgence, le monde des abysses, plus de 300 millions de kilomètres carrés d'obscurité et de silence où règnent des pressions écrasantes et où prolifèrent d'incessantes présences aveugles, d'infimes potentialités de vie en mouvement. Nous y sommes, c'est la bonne profondeur, nous avons maintenant le recul nécessaire, la distance idéale pour *restituer* le monde, pour retranscrire, dans les profondeurs mêmes de l'écriture, tout ce que nous avons capté à la surface. » (souligné dans le texte).

pour *donner du sens* : une littérature qui fait tenir, apte à maintenir les contours de l'être, selon certains écrivains¹⁰, ou, au contraire, une littérature à laquelle on refuse toute vertu thérapeutique, selon d'autres : « Qu'est-ce qui nous sauve ? Est-ce que la littérature peut nous sauver ? »¹¹. Ce leitmotiv traversant le roman de Neige Sinno prend le contre-pied d'une tendance très répandue à l'heure actuelle qui consiste à envisager l'écriture comme thérapie : se soulager par l'art et par l'écriture comme d'une substance toxique, c'est une voie sans issue, à ne pas emprunter. Mais, pouvoir écrire, c'est déjà la preuve d'avoir vaincu le traumatisme, d'être sorti de l'enfer. On écrit justement parce qu'on a pu en sortir ! L'acte d'écrire n'exclut pas pour autant une quête désespérée de vérité¹² et devient « un acte d'espoir tout autant que de résistance »¹³, une manière d'« ériger une défense contre les arêtes coupantes du réel »¹⁴ et de libérer ce « cerveau prisonnier d'un espace implacablement géométrique, aveuglé par les néons blafards des couloirs »¹⁵ auquel on (re)donne, par cette terre infinie qu'ouvre la littérature, la possibilité de sentir (de nouveau) la saveur de l'humus. La littérature se dégageant des affres du trans/posthumanisme devient ainsi (sur)vie¹⁶.

Voici l'ensemble des seize romans de la sélection opérée cette année par l'Académie Goncourt :

Mokhtar Amoudi, *Les Conditions idéales*, Paris, Gallimard, 2023
 Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, Paris, L'Iconoclaste, 2023
 Dominique Barbéris, *Une façon d'aimer*, Paris, Gallimard, 2023
 Vincent Decroix, *Nauffrage*, Paris, Gallimard, 2023
 Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, Paris, Seuil, 2023
 Émilie Frèche, *Les Amants du Lutetia*, Paris, Albin Michel, 2023
 Dorothée Janin, *La Révolte des filles perdues*, Paris, Stock, 2023
 Gaspard Kœnig, *Humus*, Paris, L'Observatoire, 2023
 Kevin Lambert, *Que notre joie demeure*, Montréal, Le Nouvel Attila, 2023
 Akira Mizubayashi, *Suite inoubliable*, Paris, Gallimard, 2023
 Laure Murat, *Proust, roman familial*, Paris, Robert Laffont, 2023
 Léonor de Récondo, *Le grand feu*, Paris, Grasset, 2023
 Éric Reinhardt, *Sarah, Susanne et l'écrivain*, Paris, Gallimard, 2023

¹⁰ D. Janin, *La Révolte...*, *op. cit.*

¹¹ N. Sinno, *Triste...*, *op. cit.*, p. 149.

¹² « C'est dans une quête de vérité que j'écris ce livre. Une vérité difficile à déterminer, difficile à formuler, une vérité d'au-delà des apparences. », *ibidem*, p. 60.

¹³ Akira Mizubayaschi, *Suite inoubliable*, Paris, Gallimard, 2023, p. 120.

¹⁴ J.-P. Toussaint, *L'Échiquier*, *op. cit.*, p. 74.

¹⁵ Gaspard Kœnig, *Humus*, Paris, L'Observatoire, 2023, p. 7.

¹⁶ Voir Laure Murat, *Proust, roman familial*, Paris, Robert Laffont, 2023, p. 144 : « Lire, relire Proust est une incitation permanente à survivre, et à vivre. », ou A. Mizubayaschi, *Suite...*, *op. cit.*, p. 36 : « Les trois musiciens ne vivaient pas, ils survivaient grâce à la musique. ».

Antoine Sénanque, *Croix de cendre*, Paris, Grasset, 2023

Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023

Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*, Paris, Éditions de Minuit, 2023

Le Jury bucarestois, réuni et encadré par Lidia Cotea, coordonnateur du cercle scientifique des étudiants « La littérature de l'extrême contemporain », et Mihaela Stănică, toutes les deux spécialistes de la littérature française du XX^e siècle et de l'extrême contemporain, a été composé de onze étudiants, sélectionnés en mai 2023 :

Fabiana Florescu (V^{ème} année, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ») – présidente

Ioana Belu (II^{ème} année, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles »)

Adnana Giroud (II^{ème} année, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles »)

Loredana Stănică (I^{ère} année, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles »)

Alicia Baba (II^{ème} année, Master Études Françaises et Francophones)

Ana Figher (II^{ème} année, Master Études Françaises et Francophones)

Gabriela Simion (II^{ème} année, Master Études Françaises et Francophones)

Sofia Anastasiu (I^{ère} année, Master Études Françaises et Francophones)

Antonio Brăileanu (III^{ème} année, Licence, Traduction et interprétation)

Vlad Negru (III^{ème} année, Licence, Langue et littérature)

Cătălina Nistor (III^{ème} année, Licence, Langue et littérature)

La table ronde *La littérature mise en échec(s). La Liste Goncourt – le Choix de l'Université de Bucarest 2023*, organisée le 30 octobre 2023 par Lidia Cotea au Département de Langue et Littérature Françaises de l'Université de Bucarest, en collaboration avec le Centre de Réussite Universitaire de l'Agence universitaire de la Francophonie, a pu explorer le vaste territoire que nous ouvrent les textes ayant fait l'objet de la sélection révélée par l'Académie Goncourt le 5 septembre 2023, la façon dont des espaces clos sont appréhendés en durée pour donner à la pensée un rayonnement illimité, un espace mental assimilable à un échiquier permettant des combinatoires infinies, donc un espace complètement libéré, sans frontière aucune¹⁷ : en train de lire, le lecteur se lit, il n'est pas appelé à attendre un message, car « l'écrivain n'a pas à délivrer de message »¹⁸ – s'il le faisait, il courrait le risque de l'échec et sa lecture, le risque d'un acte manqué –, mais juste des bribes de vérités essentielles, telles des étoiles, qui éclairent, donnent chair et maintiennent les contours de son être lorsqu'il croit qu'il n'est

¹⁷ Voir J.-B. Andrea, *Veiller...*, *op. cit.*, p. 125 : « Toute frontière est une invention. ».

¹⁸ J.-P. Toussaint, *L'Échiquier*, *op. cit.*, p. 38.

rien. Ces bribes dont s'empare le lecteur, il ne doit pas chercher à les comprendre, juste s'en laisser traverser, car il suffit de les aimer. Des liens indéfectibles se tissent ainsi, qui agrandissent son être et son territoire¹⁹. Pour son bien comme pour son malheur²⁰ d'ailleurs, mais il doit toujours prendre des risques. Car tout en le faisant, il vivra. Et la « vraie vie », c'est la littérature !

Voici les trois premières positions votées par le Jury bucarestois :

- Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023
- Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, Paris, L'Iconoclaste, 2023
- Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*, Paris, Éditions de Minuit, 2023

Pour Neige Sinno, l'auteur du roman *Triste tigre*, mettre en question les pouvoirs de la littérature et de toute esthétique ayant une visée thérapeutique n'est pas synonyme d'une démarche aporétique, débouchant sur l'impuissance d'un discours qui s'achemine vers le silence. Interroger les pouvoirs et les limites de la littérature signifie se loger dans les plis d'un espace interstitiel et, à partir de là, reconstituer et dire le Soi en explorant le non-dit et l'innommable, en transgressant les frontières de l'humain et de l'inhumain, en renégociant son rapport au réel pour mettre en scène des stratégies qui permettent l'émergence d'un soi qui s'installe dans l'incohérence d'un monde meurtri, sans en être anéanti. « La littérature ne m'a pas sauvée. Je ne suis pas sauvée. »²¹ L'affirmation tranchante de la narratrice du roman de Neige Sinno, *Triste tigre*, fonctionne comme un refus de toute esthétisation de la souffrance. Le lecteur est embarqué dans un voyage bouleversant (dont il ne sortira pas indemne) dans les sous-sols de l'humain, invité à opérer une dissection à vif dans la chair de la société qui cautionne l'innommable : le viol (« Le tabou, dans notre culture, ce n'est pas le viol lui-même, qui est pratiqué partout, c'est d'en parler, de l'analyser, de l'envisager. »²²). Guidé par le scalpel de la narratrice, on suit la multiplication rhizomique de profondes fissures infligées par l'Autre monstrueux à travers cet acte de violence qui devient aussi, paradoxalement, un acte constitutif du Sujet oscillant entre désagrégation identitaire et revendication de cette identité en miettes : « Tout mon caractère, c'est lui qui l'a fait. Le bon et le mauvais. Le génial et le terrible. Je suis comme ci et comme ça, et tous ces ci et ça dérivent directement de l'enfance que j'ai eue. J'ai du mal à être sûre que j'existe. »²³.

L'inceste subi par la protagoniste de ce roman, violée par son beau-père de l'âge de 9 à 14 ans, rend impérative cette démarche difficilement classable,

¹⁹ Voir É. Reinhardt, *Sarah...*, *op. cit.*, p. 312.

²⁰ Voir A. Sénanque, *Croix...*, *op. cit.*, p. 97 : « Nos écritures sont entrées en amitié avant nous et ont tissé ce lien qui m'a tenu à Eckhart toute ma vie. Pour mon bien comme pour mon malheur. ».

²¹ N. Sinno, *Triste...*, *op. cit.*, p. 113.

²² *Ibidem*, p. 13.

²³ *Ibidem*, p. 99.

négoçant les positions occupées par le témoignage, l'enquête, l'autobiographie et l'autofiction sur l'échiquier discursif par lequel on reconstitue une réalité rapiécée à partir « des bouts de réel, irréductibles aux interprétations »²⁴. Il s'agit d'écrire dans l'urgence pour démanteler les rouages du mal, exposer les mécanismes du viol en termes de volonté de domination et expression du pouvoir (« C'est un acte qui crée de la puissance, une puissance qui s'étend au-delà du soi. »²⁵), dénoncer le monstre et un monde entier qui est son complice (« cette empathie fait de nous des complices du monstre »²⁶). Le pardon n'est pas possible, la littérature ne peut et ne doit pas panser les plaies béantes du monde, on écrit pour isoler et nommer le mal en rendant visibles les fissures morales du monde, « l'autobiographie [étant] une arme de plus pour affronter l'impensable, un couteau pour disséquer le monde, un choix politique et esthétique qui affirme l'union du contenu et de la forme »²⁷.

Si, dans le monde de Neige Sinno, l'art a la responsabilité de dénoncer l'infiltration des fissures morales dans la texture du monde, dans le roman de Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, la macro-histoire (l'Italie de la première moitié du XX^e siècle traversée par les deux guerres mondiales, l'ascension et la chute du fascisme magistralement reconstituée par l'auteur), l'histoire de l'art italien et la micro-histoire se rejoignent pour mettre à nu et pour rendre supportables les fissures menaçant de faire plonger les personnages dans l'incohérence identitaire. Bloqués dans des corps qui semblent leur imposer un destin biologique transformé en destin social, Mimo Vitaliani et Viola Orsini, le sculpteur de génie enfermé dans un corps de nain, « jeune sculpteur de petite taille mais de grand talent »²⁸, et l'aristocrate douée d'une intelligence brillante, « femme debout au beau milieu des incendies que vous avez allumés »²⁹, entravée par sa condition de femme, revendiqueront, chacun à sa façon, leur liberté. Viola rêve de voler – stratégie de transgression identitaire équivalente à la sublimation corporelle et à l'affranchissement de l'empire du déterminisme biologique. Son échec, la chute de « cet Icare furieux tourbillonnant »³⁰ impliquera un véritable démantèlement de son corps meurtri (une autre facette de la mortification du corps-prison ?), en la condamnant à intégrer des rôles et des conventions sociales qu'elle avait défiés. En contrepartie, la démarche esthétique, telle qu'elle est pratiquée par Mimo, qui envisage la sculpture comme un dévoilement de la forme cachée à l'intérieur du marbre (formule classique à l'œuvre dans le texte de Jean-

²⁴ *Ibidem*, p. 72.

²⁵ *Ibidem*, p. 57.

²⁶ *Ibidem*, p. 13.

²⁷ *Ibidem*, p. 145.

²⁸ J.-B. Andrea, *Veiller...*, *op. cit.*, p. 156.

²⁹ *Ibidem*, p. 304.

³⁰ *Ibidem*, p. 138.

Baptiste Andrea), rend possible une libération qui implique une sorte d'épuration (violente) de la réalité : « Sculpter, c'est très simple. C'est juste enlever des couches d'histoires, d'anecdotes, celles qui sont inutiles, jusqu'à atteindre l'histoire qui nous concerne tous, toi et moi et cette ville et le pays entier, l'histoire qu'on ne peut plus réduire sans l'endommager. Et c'est là qu'il faut arrêter de frapper. »³¹. Si la *Pietà Vitaliani*, cette sculpture mystérieuse et tellement troublante, finit par être éloignée par le Vatican des yeux d'un public qui en est hypnotisé, c'est parce que MIMO Vitaliani y transpose et transsubstantialise les souffrances du corps et de l'âme meurtrie de Viola, dans le corps du Christ crucifié. Il arrête de frapper à l'instant où il surprend cette forme de la souffrance transfigurée par l'art : « Vous m'aviez commandé une piéta, pour vous réconcilier. La Vierge qui pleure le corps meurtri du Christ. Mais voilà : si le Christ est souffrance, alors ne vous en déplaît, le Christ est une femme. »³².

C'est toujours pour « esquiver les blessures du réel »³³ que Jean-Philippe Toussaint, dans son roman, *L'Échiquier*, s'installe dans l'espace liminaire de sa propre écriture tout en permettant au lecteur de plonger dans les dispositifs de production de ses textes : « il faut plonger, très profond, prendre de l'air et descendre, abandonner le monde quotidien et descendre dans le livre en cours comme au fond d'un océan »³⁴. Cette descente sera réalisée à travers le projet tripartite qu'il va dérouler dans le confinement instauré dans le contexte pandémique (refuge paradoxal puisqu'il affirme se sentir « douillettement enveloppé »³⁵) : la traduction de la nouvelle de Stefan Zweig, *Le Joueur d'échecs*, un essai sur la traduction et un « journal de bord [...], témoignage sur la traduction et méditation sur l'écriture »³⁶. Si l'exercice de traduction inter- et intratextuelle met à l'épreuve la notion de fidélité à soi et à l'autre (« Ce qu'il fallait viser dans cette traduction, c'était ces deux fidélités contradictoires, la fidélité à Zweig et la fidélité à moi-même. »³⁷), c'est parce que la traduction va doubler et prolonger la démarche de l'écriture romanesque, envisagée comme

³¹ *Ibidem*, p. 380. Voir aussi A. Sénanque : « – Tu voulais savoir la différence entre Platon et Aristote ? Demande au lion. Pour le sculpter, Platon l'aurait cherché dans sa tête, Aristote dans la pierre. L'un croyait que la mémoire contenait le modèle de toutes choses, l'autre que rien ne pouvait exister sans la matière. Platon aurait demandé à l'artiste de copier le lion qui posait dans son esprit, Aristote lui aurait dit de l'extraire du marbre où il attendait sa main habile pour le libérer. L'un va chercher la beauté hors du monde, l'autre la trouve ici-bas. », *Croix...*, *op. cit.*, p. 109-110.

³² J.-B. Andrea, *Veiller...*, *op. cit.*, p. 381.

³³ J.-P. Toussaint, *L'Échiquier*, *op. cit.*, p. 75.

³⁴ *Ibidem*, p. 193.

³⁵ *Ibidem*, p. 81.

³⁶ *Ibidem*, p. 43.

³⁷ *Ibidem*, p. 33.

« méthode de connaissance de soi »³⁸, et surtout comme stratégie de négociation permanente des frontières fluides et mobiles du soi : « je voulais que ce livre me raconte, m'invente, me recrée, m'établisse et me prolonge »³⁹. Se déplacer sur l'échiquier de la mémoire selon les stratégies du jeu d'échecs et de l'écriture, c'est revendiquer la liberté de reconstituer et de multiplier le soi à travers une série infinie de permutations possibles.

*

Lors de la table ronde *La littérature mise en échec(s). La Liste Goncourt 2023*, organisée dans le cadre de la onzième édition de *La Liste Goncourt – Le Choix de la Roumanie et de la Moldavie*⁴⁰, le Jury de l'Université de Bucarest s'est lancé dans une longue délibération et, à la suite de discussions consistantes, a choisi le texte de Neige Sinno, *Triste tigre*, publié aux Éditions P.O.L. Ce texte s'est distingué par son approche originale, le jury appréciant ses innovations techniques, ainsi que les défis esthétiques formulés. En deuxième position, le jury a placé le roman de Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, paru aux éditions L'Iconoclaste. Enfin, la troisième place a été attribuée au roman de Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*, titre publié aux Éditions de Minuit.

Dans le cas du roman de Neige Sinno, *Triste tigre*, le jury a souligné la dimension fortement métalittéraire et la formule narrative inédite utilisée pour traiter un sujet qui se trouve, depuis quelques années, au centre des débats romanesques. En énonçant de manière impérative l'échec de toute démarche sotériologique par le biais de la littérature (car, selon la narratrice, la littérature ne la sauve pas), Sinno met dans son roman un accent différent sur le pouvoir de la littérature à dire la vérité, le trauma et l'expérience humaine. Ainsi, la manière dont l'auteure aborde une série de sujets, tels la violence (physique ou psychologique), le mal ou la création, révèle simultanément une réflexion sur la confrontation aux frontières, déjà fragilisées, de l'humain et une perspective novatrice sur l'échec de la littérature à guérir les blessures individuelles ou historiques.

Dans le dernier roman de Sinno, le lecteur fait face à une histoire *a priori* connue : la narratrice, devenue adulte, se propose de briser le silence en racontant des épisodes traumatiques de son enfance, durant laquelle elle a été la victime des abus de son beau-père, et de montrer comment elle a surmonté la peur lorsqu'elle a entamé un procès contre cet homme monstrueux pour qu'il n'abuse plus d'autres filles innocentes. Cependant, Neige Sinno récuse l'idée d'une salvation par la fiction et dépasse les principes de l'autobiographie, en déplaçant l'accent vers un questionnement subtil sur la force de la littérature qui demeure au-delà des clichés

³⁸ *Ibidem*, p. 196.

³⁹ *Ibidem*, p. 189.

⁴⁰ La Moldavie a rejoint la Roumanie en 2022.

thématiques, de l'enfer du trauma et des artifices stylistiques. Par conséquent, le jury a remarqué l'impact que cette écriture d'une honnêteté brutale exerce sur le lecteur, qui découvre progressivement non seulement un exercice autobiographique, mais aussi une *méthode* à travers laquelle l'écrivaine embrasse un défi presque impossible : « Penser l'impensable. Raconter l'irracontable. Se confronter aux frontières de l'humain. »⁴¹.

Par ailleurs, le jury a noté le caractère à la fois engageant et engagé du discours de Sinno, surtout dans le contexte où, dans le récit, se cristallise également une redéfinition de notre rapport à l'art en général. Malgré un sujet qui, au premier abord, s'inscrit dans le sillage du roman du viol ou du trauma, *Triste tigre* vient à contre-courant et examine de manière différente le statut de la victime et la problématique du témoignage littéraire, la protagoniste du livre se délimitant, parfois de façon évidente, d'autres textes qui ont voulu briser ce tabou de l'abus, comme les romans d'Annie Ernaux, Christine Angot ou Virginie Despentes. Pourtant, des clins d'œil aux œuvres de ces écrivaines parsèment le travail de Sinno dont l'ambition est de détrôner ces démarches esthétiques ou éthiques qui tendent à devenir des normes. En conjuguant réflexions philosophiques, jeux intertextuels et stratégies autofictionnelles, *Triste tigre* est un récit ambitieux et précis, un texte surprenant dans le paysage de la compétition Goncourt 2023, l'écrivaine témoignant, à travers sa narration, d'une vaste culture et d'une sensibilité particulière par rapport aux sujets névralgiques qui traversent l'histoire littéraire et qui hantent l'homme contemporain. Tous ces aspects ont été soulignés par le jury, qui a beaucoup apprécié la maîtrise technique de cette auteure qui aborde des thèmes variés : le problème du sujet, la violence de la parole, la déshumanisation, la mémoire et l'enjeu de la création de l'œuvre d'art. Les membres du jury bucarestois ont également relevé la richesse et la fraîcheur de la réflexion sur la littérature et sur la construction identitaire au-delà du trauma – aspects à travers lesquels *Triste tigre* parvient à se distinguer parmi les autres titres de la compétition.

La deuxième position dans le classement du jury est occupée par le roman de Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*. Ce roman avance une écriture délicate, très visuelle et circulaire pour explorer en détail le labyrinthe de la conscience créatrice, mais aussi le terrain miné du legs culturel et historique, en accordant une attention particulière à l'ascension du fascisme en Italie. Le métarécit à travers lequel nous porte l'écriture mystérieuse de *Veiller sur elle* se cristallise non seulement autour de l'art, mais aussi autour d'un univers légendaire et de quelques personnages qui ne cessent de fasciner. Au premier plan, nous suivons le destin envoûtant de Mimo Vitaliani et de Viola Orsini, personnages qui

⁴¹ N. Sinno, *Triste...*, *op. cit.*, p. 118.

réussissent à captiver même le lecteur le plus sceptique grâce à leur construction faite d'un mélange de vitalité et d'indépendance manifeste. Une enquête à la fois érudite et poétique sur les décombres de l'humanité, sur la passion indéfectible pour l'art, sur l'amitié, l'amour et la perte se tisse dans le filigrane de ce roman avec, en sourdine, une réflexion sur la vision artistique de Michel-Ange ou la transposition de la technique sculpturale dans la littérature. Or, tous ces aspects dévoilent progressivement une méditation bien plus ample sur la littérature, qui, au sein de l'art en général, est la seule qui possède ce pouvoir de récupérer la conscience humaine.

Par ailleurs, le jury bucarestois a également remarqué l'importance de la métaphore chez Jean-Baptiste Andrea, l'usage métaphorique de la sculpture occupant, à côté de l'évocation de la métaphore du souffle, du magnétisme ou du regard, un rôle central dans ce récit qui suit le parcours identitaire et artistique de Michelangelo (Mimo) Vitaliani. Enfin, tous les artifices stylistiques et les jeux expressifs, réalisés autour de l'exploitation en trompe-l'œil de l'articulation entre le plan des histoires individuelles et celui de la grande histoire, révèlent une fresque particulière de la condition humaine et finissent par montrer comment un détail insignifiant, « un de ces tout petits riens dont on fait les révolutions »⁴², peut changer le cours de l'histoire et le destin d'un artiste.

Situé en troisième position après le vote, le roman *L'Échiquier* de Jean-Philippe Toussaint remet en cause les défis de l'écriture contemporaine. Le jury a trouvé dans le dernier roman de Jean-Philippe Toussaint une réflexion très fine sur l'évolution du discours romanesque de l'écrivain et une mise en abîme de son laboratoire de création, sous la forme d'un jeu narratif dont les défis se laissent décrypter par un lecteur averti. Dans ce roman, Toussaint exploite et dépasse l'approche autofictionnelle en proposant au lecteur un montage de 64 séquences réflexives pour parler de la littérature, du monde actuel et de soi-même. Au moment où le lecteur entre dans ce dédale de la conscience du créateur, il découvre une mise en cause (fondée sur un jeu sémantique) du rapport entre littérature et échec(s). Tout en plaçant la conception du livre dans le contexte du confinement, perçu par l'écrivain comme une double opportunité – sortir du désœuvrement et écrire –, fort de la conviction que « dès l'origine, la littérature et les échecs ont toujours eu partie liée »⁴³, Jean-Philippe Toussaint fait un tour de force métalittéraire interrogeant les enjeux aussi bien techniques que thématiques de toute démarche littéraire. Le jury a souligné non seulement la variété des thèmes traités à force égale et la technique utilisée pour développer plusieurs fils narratifs qui arrivent à se croiser dans des points clés, mais aussi le caractère

⁴² J.-B. Andrea, *Veiller...*, op. cit., p. 384.

⁴³ J.-P. Toussaint, *L'Échiquier*, op. cit., p. 27.

philosophique de certaines méditations poétiques. Tous les membres du jury ont apprécié l'écriture minimaliste, pleine d'un humour très fin, et cependant élaborée et poignante, de cet auteur qui avance également une thèse très intéressante sur la traduction littéraire. D'ailleurs, la décision de traduire le texte de Stefan Zweig, *Le Joueur d'échecs*, ouvre un autre questionnement, plus névralgique encore, visant la (re)lecture de soi. Les deux idées semblent s'articuler dès le début, au moment où le narrateur propose un autre titre pour le livre de Zweig, *Échecs*. En effet, par l'ambivalence, voire par l'« ambigüité polysémique » du mot, ce choix stratégique ne mobilise pas seulement certains aspects de la biographie de l'écrivain autrichien, mais constitue également un exercice intratextuel et une méditation sur l'évolution de l'écriture de Toussaint, *Échecs* étant, comme l'auteur le souligne, le titre de son premier roman, écrit dans les années 1980.

À l'issue d'un débat très intense, le jury a souligné la complexité de la compétition de cette année, la plupart des romans en lice pour le Prix Goncourt 2023 proposant des visions inédites et ambitieuses sur le champ littéraire contemporain. Ainsi, dans le cadre d'une compétition qui s'est avérée équilibrée quant à la qualité des romans, le jury a aussi marqué la présence de quelques autres titres qui se sont situés très haut dans le classement. Il faut évoquer ici le roman d'Antoine Sénanque, *Croix de cendre*, qui a impressionné par la manière dont l'auteur traite une série de thèmes ou motifs littéraires, invitant le lecteur à explorer le terrain du mysticisme, de l'art, du mal absolu, voire de la pensée philosophique occidentale telle qu'elle s'est cristallisée dans le contexte trouble du XIV^e siècle. L'attention du jury a été également retenue par le texte hybride de Laure Murat, *Proust, roman familial*, qui nous propose un angle inédit sur le désœuvrement et une problématisation des enjeux autobiographiques par rapport à l'héritage littéraire. Mention supplémentaire pour le texte de Gaspard Kœnig, *Humus*, qui, à travers le recours à un imaginaire tellurique et matériel, construit une perspective philosophique (renversant les thèses spinozistes) sur la dystopie du monde contemporain et les risques de la déshumanisation.

Bucarest, le 1^{er} novembre 2023

**Compte rendu : Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*,
Paris, Éditions de Minuit, 2023**

GABRIELA SIMION¹

Constitué sur la métaphore du jeu d'échecs, auquel il emprunte la structure de soixante-quatre chapitres, le roman de Jean-Philippe Toussaint offre à ses lecteurs un mélange d'autobiographie, de journal et d'essai partant du besoin pascalien du divertissement, sur le fond de la pandémie et du confinement ayant occasionné de longues heures de désœuvrement (p. 24) que l'auteur a cherché à remplir.

L'intérêt du roman réside surtout dans la réflexion théorique sur la littérature qu'il nous propose, ce qui en fait un véritable art poétique, l'auteur ne refusant pas au lecteur le plaisir de découvrir l'œuvre en train de se faire. En effet, l'ambiance d'intimité que respire le roman, en vertu de sa composante autobiographique, est doublée d'une réflexion censée reproblématiser le rapport entre l'écrivain et le lecteur.

Dans ce paradigme, l'écrivain n'est plus un demiurge, le possesseur d'un savoir suprême sur l'essence du monde et de la vie qu'il s'agit de faire passer au lecteur. Un écrivain comme Jean-Philippe Toussaint, loin de postuler des certitudes sur la réalité et de prétendre l'enfermer dans ses livres, ne fait que se réfugier (p. 81) dans l'écriture qui devient source de réconfort, mécanisme de défense contre les affronts de cette même réalité tellement hostile (p. 192), à laquelle il s'agit de *résister* (p. 193).

Tout comme *Les Ménines* de Velázquez, *L'Échiquier* de Toussaint dévoile tout le processus d'élaboration de l'œuvre : de la même manière que le peintre nous montre le chevalet, les pinceaux et les couleurs dont il fera son tableau, l'écrivain nous donne à voir le projet qu'il a esquissé, nous fait part de ses doutes et de ses secrets (p. 142), nous révélant la matière qui constituera son livre.

Qui plus est, l'œuvre ne cesse de surprendre l'auteur lui-même (p. 81), car, une fois qu'il a tiré sur le fil du jeu d'échecs (p. 102), ce qui en découle échappe à son contrôle, de sorte que son projet initial n'aboutit pas à la forme tricéphale qu'il avait initialement conçue – l'auteur ayant renoncé entre temps à l'essai sur la

¹ Master d'Études Françaises et Francophones, Université de Bucarest.

traduction – et finit par verser dans l'autobiographie, ce qu'il n'avait pas prévu au départ. Une fois l'écriture amorcée, il la poursuit sans arrêt, sans même se relire ; dans le contexte de la pandémie et du confinement, elle devient sa seule raison de vivre (p. 142), une véritable hantise, car c'est à travers elle que l'écrivain arrive non seulement à se protéger des arêtes coupantes du réel (p. 74), mais aussi à extirper le nœud (p. 196) enfoui au plus profond de son âme.

L'écriture devient alors connaissance de soi, quête des origines (p. 196). Ainsi, l'élan créateur qui pousse l'écrivain toujours vers l'avant, qui fait qu'il passe des heures assis à son bureau, à écrire, même sans avoir la garantie du résultat, toute cette énergie qu'il déploie est paradoxalement orientée vers le passé. En agençant des bribes de souvenirs flottants qu'il puise dans les tréfonds de sa mémoire, Toussaint dresse les portraits des personnes et des endroits qui ont le plus marqué l'univers de son enfance et de sa jeunesse, ainsi que son devenir en tant qu'écrivain.

Pourtant, cette descente dans le passé n'est pas sans risques car, pour accéder à la connaissance de soi que l'on acquiert à travers l'écriture, il y a un prix à payer. L'écrivain a la conscience de la fin qui approche au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans les abysses (p. 83) du passé. Pour faire en sorte que le nœud devienne trésor inestimable (p. 196), il faut premièrement passer par la terreur, c'est-à-dire par les affres de la création, car l'écriture du livre n'est ni confortable, ni rassurante (p. 142). Le livre est ainsi le fruit d'une violence que l'auteur se fait à soi-même afin de démêler le chaos qu'il s'agit de convertir en littérature.